N° 2 Du 21 au 27 Janvier 1900

LES PLEBEIENNES

PROPOS D'UN SOLITAIRE
HEBDOMADAIRE

PAR

SÉBASTIEN FAURE



Adresser tout ce qui concerne

LES PLÉBÉIENNES

à M. l'Administrateur,

86. RUE ROCHECHOUART, A PARIS

—o—

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE		EXTERIEUR	
Un An. . . . . . . ,	**6** francs.	Un An . . , ...	**8** francs.
Six Mois.	**3** —	Six Mois.	**4** —

L'ÉTAT SOLDAT OU POLICIER

Si vous rencontrez un de ces sententieux personnages qui affirment la nécessité d'un gouvernement, offrez-vous le plaisir de lui demander sur quoi repose l'idée de cette nécessité. »

Le seul fait de lui poser la question lui fera écarquiller les yeux démesurément. Votre homme aura instinctivement un petit mouvement de recul ; il vous toisera, des pieds à la tête, avec un je ne sais quoi dans le geste et la physionomie, qui exprimera le plus complet ahurissement.

S'il ose se permettre une exclamation, il s'écriera : « Mais vous êtes fou ! Sans gouvernement, pas d'ordre. « Sans ordre, pas de civilisation ! D'où sortez-vous, mon « cher, pour douter ainsi de la nécessité d'un gouvernement ?

Supportez vaillamment l'orage. Laissez passer, sans broncher, l'ouragan des formules indignées, la tempête des stupéfactions virulentes.

Puis, vous mettant bien en face de votre interlocuteur et le regardant froidement dans les yeux, contentez-vous de lui dire : « Monsieur, puisque vous affirmez, comme un « axiome, qu'un gouvernement est *nécessaire* à l'ordre, au « progrès, à la civilisation, il doit vous être facile d'établir « qu'un gouvernement est pour le moins *utile* à toutes ces « excellentes choses ; veuillez donc me donner quelques « preuves de cette utilité ; fournissez-m'en quelques exemples et je vous tiendrai quitte de toute démonstration « complémentaire. »

Plus d'une fois, il m'est arrivé de tenter l'expérience, et je dois à la vérité de dire que, chaque fois, le « gouvernemental » auquel j'ai tenu ce langage en a été tout d'abord fortement estomaqué et, sur le coup, en est resté interdit.

Alors, faisant mine de prendre en pitié son embarras et de lui tendre la perche, mais en réalité pour donner plus de force à ma question et la préciser, j'ajoute : « Voyons, « monsieur, laissez-moi vous aider. Est-ce le gouvernement qui cultive la terre, qui sème le grain, qui pétrit

« le pain, qui tisse les vêtements, qui bâtit les maisons, qui « couvre la planète du réseau magnifique de nos voies de « communication, qui jette à travers le monde les idées « nouvelles, qui favorise les initiatives fécondes, qui écrit « les livres, qui active le développement scientifique, qui « multiplie et perfectionne les machines agricoles et indus- « trielles, qui alimente les sources de vie et de bien- « être ? »

A chacune de ces interrogations, mon interlocuteur est obligé de répondre par la négative.

Alors, je poursuis : « Quelle est-elle, l'utilité de votre « gouvernement ? Si tout ce que je viens d'énumérer, et « qui, dans son ensemble, constitue la vie matérielle et « morale des sociétés humaines, si tout cela se fait sans « lui, en dehors de lui et, le plus souvent, malgré lui et en « dépit des obstacles qu'il suscite, à quoi est-il bon ? Ré- « pondez ! »

En fin de compte, le bonhomme féru d'Autorité balbutie que le Gouvernement est indispensable à la défense des frontières et à la sécurité des biens et des personnes; qu'en un mot il est préposé au salut de la Patrie et au maintien de la propriété, perpétuellement menacées par l'ennemi de l'extérieur : l'étranger et par l'ennemi de l'intérieur : le révolté.

Telle est bien en effet l'unique raison d'être des institutions qui fonctionnent sous le titre de Gouvernement. Et pour quiconque admet, comme une inéluctable fatalité, la division de la terre en Patries antagoniques, en nations vivant en état constant et nécessaire d'hostilité latente ou déclarée, pour quiconque pose en principe que la propriété doit fatalement revêtir un caractère privé et rester le privilège d'une classe au lieu de devenir le patrimoine commun, il est indiscutable qu'une civilisation qui repose sur ces notions définies de Patrie et de Propriété ne saurait se passer des institutions gouvernementales, car un tel concept de Propriété et de Patrie implique rigoureusement celui de Gouvernement.

⁂

Dans cet ordre de considérations, les faits confirment à l'envi les données du raisonnement. C'est ce qui explique

que, quelle que soit l'époque de l'histoire qu'il plaise à l'observateur de consulter, il ne lui sera pas possible de surprendre un Gouvernement qui ne soit ou ne paraisse être en guerre contre les Etats étrangers ou contre les ennemis de la Constitution dont il a la garde.

Il est avéré que l'Etat est et ne peut-être que soldat ou policier. S'il fait face aux entreprises des nations rivales il fonctionne comme soldat; s'il guerroie contre les factions de l'intérieur, il fait œuvre de police.

Mais s'il cessait un seul instant d'agiter le spectre de l'Invasion ou de l'Insurrection, le Gouvernement serait perdu, parce que son inutilité éclaterait et son inutilité éclatant révélerait sa nocuité.

Car, alors, il viendrait à la pensée de tous qu'il est absurde d'entretenir à frais énormes une armée de parasites et sinécuristes qui ne rendraient aucun service en échange des formidables prélèvements qu'ils opèrent sur le travail national; chacun arriverait promptement et sans effort à cette conviction qu'il y aurait folie à conserver, dans la gigantesque machine sociale, un si dispendieux rouage devenu superflu; tous comprendraient enfin que l'Etat, jamais producteur, est un dévorant et que, s'il faillit à sa mission de guerre ou de répression, cet insatiable consommateur doit être supprimé.

Aussi, jetez les yeux sur les Gouvernements d'Europe. Examinez-les, au hasard, comme ils se présentent à votre esprit : la Monarchie anglaise est absorbée par la guerre au Transvaal ; l'Empire d'Allemagne s'inquiète des redoutables progrès du socialisme ; la Régence Espagnole panse les profondes blessures qu'a faites à son crédit et à son prestige la perte de Cuba ; la Belgique, puissance neutre au point de vue international, s'arme formidablement contre les soulèvements périodiques de la classe ouvrière ; la République parlementaire de France agite tour à tour, parfois même simultanément, le spectre de l'Invasion et de la Dictature.

Présentement, celui de l'Invasion n'épouvante pas grand monde et celui de la Dictature paraît avoir fait son temps. On n'en n'impose pas *in æternum* à une nation de quarante millions d'habitants avec un grotesque comme Déroulède,

un matamore comme Guérin, un imbécile comme Philippe, et un prétendant pour rire comme Victor. On ne tient pas davantage constamment en haleine un peuple nerveux, imaginatif et impressionnable comme le peuple français, en fixant ses regards sur la trouée des Vosges.

***

Aussi, je suis inquiet.

Je sais qu'un Gouvernement ne peut pas rester l'épée au fourreau, le glaive dans sa gaîne. Je ne vois pas très clairement contre quel ennemi il tirerait l'épée : on n'a pas toujours l'occasion d'imaginer des Kroumirs ou la bonne fortune de conquérir un Madagascar ! Je ne vois pas non plus distinctement quels conspirateurs il pourfendrait de son glaive.

Outre qu'il est dangereux, le jeu des complots finirait à la longue par paraître suspect.

Mais il est une conspiration permanente, la seule qu'appréhendent réellement tous les Gouvernements, la seule qui leur soit sincèrement redoutable, et, contre laquelle ils peuvent, sans jamais l'appauvrir, puiser dans l'arsenal que la Loi met généreusement à leur disposition.

Cette conspiration c'est celle que fomentent tous les êtres de Justice et de Liberté qu'exaspèrent le mauvais vouloir et la corruption des Gouvernants et que révoltent les iniquités sociales. Cette conspiration se propose de mettre fin, par la réconciliation des intérêts, aux tueries internationales, et de clore, par la Révolution sociale, l'ère des persécutions et des servitudes. Cette conspiration a pour but de fonder la fraternité universelle et d'assurer à chacun — sans distinction de sexe, ni de race — la part de bien-être, de savoir et d'affection que réclament son corps, son intelligence et son cœur.

Internationale et communiste, cette conspiration est la négation vivante de cet organisme de sang, de corruption et de vol, qu'on s'étonnera, quelque jour, de n'avoir pas anéanti depuis longtemps : l'Etat.

Il convient de prévoir que c'est contre cette conspiration, à défaut d'une autre, demain, que le Gouvernement brandira ses foudres.

Aux révolutionnaires, de ne pas se laisser surprendre.

Qu'ils se tiennent prêts à la riposte.

MERCI A TOUS

Beaucoup de personnes m'ont envoyé, ces jours-ci, des lettres de chaleureuse approbation au sujet de mon article : « Ni tyrannie bourgeoise, ni tyrannie anarchiste ».

A mes correspondants connus et inconnus, merci.

Trois Têtes sous le même Bonnet

Le principal moyen de défense que les étrangleurs de Liberté ont invoqué devant la Haute Cour a été celui-ci : « Nous avons, en politique, des principes si opposés, des « vues si contradictoires qu'on ne peut raisonnablement ad- « mettre que nous nous soyons entendus, concertés, en vue « d'une action commune quelle qu'elle soit !»

Et cette rengaine par laquelle les accusés s'imaginaient répondre à tout revenait incessamment sur les lèvres de Buffet se renfermant dans son royalisme d'un autre âge, de Déroulède se drapant dans son nationalisme ridicule, de Guérin se rengorgeant dans son antisémitisme de pacotille. Cette déclaration périodique était comme le « Vive le Roy ! » de Pontevès de Sabran, le « Vive l'Armée ! » de Barillier ou le « A bas les Juifs ! » de Cailly.

Il faut reconnaître que, prononcé académiquement par Godefroy, emphatiquement par Déroulède et grotesquement par Brunet, ce cliché a obtenu quelque succès auprès des innombrables imbéciles qui constituent cette opinion qu'on qualifie de « publique » sans doute parce que c'est une sorte de fille toujours prête à se prostituer.

Et pourtant, c'était un grossier mensonge de la part des comploteurs de prétendre que, en matière politique, leurs tendances sont contraires.

Royalisme, Nationalisme, Antisémitisme sont trois têtes sous le même bonnet : « Réaction ! »

Réaction, c'est-à-dire (dans le sens politique du mot) action d'un parti qui s'oppose à la marche en avant, au développement vers la liberté, et qui veut faire revivre — fût-ce sous une forme rajeunie, — les institutions et les mœurs du passé.

Ne serait-ce pas un odieux retour aux institutions et aux

us et coutumes du passé, que l'avènement au trône de ce crétin fêtard qui n'a, somme toute, d'autres titres à la couronne de France que celui que lui confèrent ses origines, origines toujours enveloppées d'une certaine incertitude en ce qui concerne le père, qu'il s'agisse d'un prince ou d'un anarchiste ?

Ne serait-ce pas également un hypocrite retour au Césarisme impérial, que l'instauration de cette République plébiscitaire ayant à sa tête un quelconque dictateur militaire ou civil : Mercier ou Déroulède, qui, assumant directement toutes les responsabilités, centraliserait nécessairement tous les pouvoirs et forcément serait armé d'un despotisme absolu ?

Ne serait-ce pas enfin, dans ce qu'elle aurait de plus abominable et de plus dangereux, une cynique résurrection des Inquisitions ensevelies, que le triomphe de cet Antisémitisme qui, vouant à l'exécration publique et à la persécution savamment organisée les Israélites d'abord, les Protestants ensuite, les Penseurs libres enfin, ne laisserait debout, dans ce pays réduit à leur merci, que les confesseurs et les confessés, les prédicants et les agenouillés ?

Eh ! oui, sans doute, royalistes, plébiscitaires et antisémites se querellent entre eux ; mais c'est à la façon des loups affamés qui se disputent une proie. Ces gens sont de même famille, et ils le savent bien.

Ils savent, les uns et les autres, que le danger..... pour eux et pour les privilèges qu'ils entendent défendre et conserver, c'est la poussée formidable bien qu'encore imprécise des aspirations prolétariennes vers l'Egalité et le Bien Etre. Ils savent, les uns et les autres, que s'ils ne se hâtent de ramasser dans la veulerie de l'indifférence publique, dans la morne passivité des découragements et des déceptions populaires, la trique qui leur assurera les soumissions dont ils ont besoin, il sera bientôt trop tard pour tenter de surprendre et mâter la conscience publique enfin éclairée, forte et résolue.

Entre ces trois manifestations réactionnaires qui menacent de confisquer les pauvres petites libertés dues à l'énergie des foules révoltées, l'accord est profond, constant.

Triste il est que des individus puissent encore, sans

avoir totalement perdu la raison nourrir l'espoir de faire remonter vers sa source le fleuve du développement humain. Il est encore plus triste de constater que l'ignorance et la lâcheté universelles nous mettent dans l'obligation de prendre ces individus au sérieux, et nous fassent un devoir d'opposer à leurs tentatives nos forces de progrès et d'émancipation.

BÊTISE ET FÉROCITÉ

Charles Labriola et Pauline Lévy s'aimaient.

Au lieu de goûter ensemble les joies de l'amour partagé et satisfait, Charles, — 24 ans — et Pauline, — 18 ans, — firent la sottise d'en référer à leurs familles.

Les parents eurent la cruauté d'imposer aux jeunes amoureux une attente de deux ans, après quoi il leur serait permis de se marier.

Jusqu'à cette échéance, défense expresse à Pauline et à Charles de se rencontrer, sauf sous le regard vigilant de la mère de Pauline.

En dépit de cette défense les fiancés se virent. Le frère de la jeune fille — de quoi se mêlait-il ? — les surprit ; il maltraita sa sœur.

De là scènes violentes et séparation des jeunes gens.

Désespérés, Charles et Pauline résolurent de se donner la mort.

La jeune fille est morte. Le jeune homme s'est manqué. Il a comparu mardi devant le jury qui l'a acquitté, mais ne l'a pas consolé.

Charles Labriola a eu tort : quand on aime une femme et qu'on en est aimé, on ne la tue pas, on ne demande à personne autre qu'à elle-même la permission de la posséder ; on la prend quand elle s'offre. C'est la loi de nature.

Le frère et la mère de Pauline sont des bourreaux. Ne devaient-ils pas la laisser vivre sa vie, satisfaire son cœur et ses sens, être heureuse?

Les voilà bien avancés, maintenant !...

L'opinion publique, la Famille, la Morale: Bêtise et Férocité !

A dater de ce jour « les Plébéiennes » seront mises en vente: à Paris, chaque jeudi matin, en province, le samedi matin au plus tard!

LE COUP DU PÈRE FRANÇOIS EN FAMILLE

Déroulède représentait à la Chambre les Charentais. On dit que François Coppée va y représenter Déroulède.

Eh bien! Si le hasard m'avait fait habiter Angoulême et si la stupidité avait fait de moi un électeur de Déroulède, je dirais carrément : « J'ai donné à Déroulède mandat de me représenter. Electeur, partant souverain, je ne reconnais à aucun Pouvoir le droit de contrevenir à l'expression de ma volonté. Déroulède est et demeure mon représentant; je n'en veux pas d'autre. »

Oui; mais il paraît que les électeurs du grand Français sont une sorte de troupeau que, d'un pasteur à l'autre, on se repasse. C'est un troupeau qui rapporte, au bas mot, neuf mille francs par an. Et, dame ! dans les familles, on n'aime guère renoncer à un aussi coquet revenu.

Voilà qui explique pourquoi François, le glorieux frère, va se substituer au proscrit.

Moutons et veaux de la Charente, rassurez-vous : le pasteur Coppée ne vaudra ni plus ni moins que le pasteur Déroulède. Et puisqu'on va tenter prochainement sur vous le coup du père François, autant vaut que ce soit le glorieux frère de même nom qui en profite.

CABOTINISME ET RELIGION

Je ne sais quelle mouche a piqué le vieux cafard que nous entretenons à l'archevêché de Paris.

Le curé de Saint-Eustache a organisé et annoncé une série de concerts dits « spirituels », qui doit avoir lieu, en grande pompe, dans sa paroisse transformée, pour la circonstance, en succursale de l'Opéra.

Bien entendu, pour assister à ces représentations mystico-mondaines, il faudra se fendre, au contrôle, d'un prix d'entrée qui ne sera pas précisément à la portée de toutes les bourses.

Mais le plaisir d'entendre les chanteurs les plus en vogue et les instrumentistes les plus renommés vaut bien qu'on y mette le prix. Et puis, c'est de tradition que, à l'Eglise, tout se paye ; la musique comme les sacrements.

Or, le vieux radoteur Richard a fait quelques réserves

et adressé à l'impresario de Saint-Eustache quelques observations au sujet de ces cérémonies.

Je prends la liberté de dire que, selon moi, le Richard déjà nommé a commis une gaffe.

De temps immémorial, les principales églises de Paris : Notre-Dame, Saint-Sulpice, la Madeleine, la Trinité, Saint-Eustache ont servi au public empressé qui fréquente ces lieux mal famés des spectacles au programme alléchant ; et, de temps non moins immémorial, ceux-ci n'ont jamais été « à l'œil ».

A part les Flamidiens qui sont heureux de s'exciter à la vue des enfants de chœur et les vieux peloteurs qu'émoustillent les rotondités dont abonde une foule compacte ; en dehors des vieilles folles, des blasées et des hystériques qui viennent se griser de sensations particulières, en inondant leurs narines de parfums et d'encens, en emplissant leurs oreilles de la caresse ou du grondement des orgues, en couvant d'un regard chargé de convoitise le prédicateur qui, du haut de la chaire, jette sur l'auditoire l'anathème ou la supplication, ces solennités religieuses n'étaient connues de la foule indifférente que par les sarcasmes faciles et peu variés de quelques vagues Voltairiens.

Aux yeux des rares croyants qui assistent avec tristesse à l'effondrement du fanatisme, ces tralalas d'église avaient même l'avantage de faire illusion, et quand, à l'issue de ces manifestations à grands fracas où se donnaient rendez-vous les nobles faubourgs, des flots humains se précipitaient des portiques saints dans la rue, on pouvait encore s'imaginer que décidément la foi n'est pas morte.

En attirant sur l'inconvenance de tels spectacles l'attention du public, en rappelant à la pudeur les curés trop portés, dans un but de lucre plus que de religion, à oublier que le Christ naquit dans une étable, que les apôtres furent des pauvres et que la morale évangélique enseigne le mépris des richesses, le cardinal Richard estime vraisemblablement qu'il rend à l'Eglise un signalé service. Il se trompe ; il fait, au contraire, un tort considérable au prestige et aux intérêts de celle-ci.

Car l'Eglise ne peut garder le pouvoir qu'elle exerce sur les consciences superstitieuses qu'en continuant à s'entourer de l'éclat des cérémonies fastueuses et impressionnantes.

Sa force est en raison directe de l'auréole hypocrite dont elle entoure ses desservants dans l'éblouissement de ses solennités ; et toute limite imposée à ces extériorités et à ces mises en scène est une limite correspondante imposée à sa puissance.

Restreindre le cabotinisme du culte, c'est diminuer d'autant l'influence de l'Eglise.

Cabotinisme et Religion se confondent.

GARDEZ VOTRE WAGON

Un admirateur et disciple du Grand Proscrit a eu l'idée touchante... et géniale d'expédier au Maître un wagon de terre de France.

Il paraît que, tout en se déclarant fort touché de cette attention bien française, le Maître a refusé.

Pour une fois — c'est étonnant, mais, avec ce diable d'homme tout est possible — Déroulède a témoigné de quelque bon sens.

Il s'est dit : « Si j'accepte le wagon dont on m'annonce la pro-
« chaine arrivée, je serai condamné à me mouvoir dans les
« limites étroites de ces quelques cubes de terre. Car marcher
« sur le limon d'à côté, ce sera faire injure à la terre française
» que j'aurai le loisir de sentir sous mes pieds. Sans compter
« que, si j'accepte, l'idée viendra sans doute à quelques-uns des
« patriotes que j'ai laissés là-bas de m'expédier d'autres four-
« nitures de France. afin de me suggérer la délicate illusion que
« suis en France, tout en résidant à l'étranger. Et je me vois
« condamné, par patriotisme, à me faire expédier des Charentes,
« ou d'ailleurs, mais de France, les mille objets et denrées dont
« j'ai besoin. Le pain sera rassis et le poisson manquera de
« fraîcheur. La frontière est là, à deux pas, je le sais. Mais
« n'importe ! quelle sujétion !

« Bast ! Je ne moisirai pas en exil. Le peuple de France, *mon*
» peuple me rappelera bientôt. Attendons. Et puis, n'oublions
« pas qu'il me faut pouvoir parler du pain amer de l'exil, et si le
« bannissement m'était trop doux, il me serait malaisé de me
« poser en martyr. »

Voilà pourquoi, en héros qu'il est, le Maître a répondu à son admirateur et disciple : « Gardez votre wagon. »

CONFÉRENCE

Le dimanche 28 janvier, à cinq heures du soir, je ferai une conférence à Denain (Nord), dans le grand salon du Syndicat central.

Toutes les notabilités de la ville et de la région y sont convoquées.

Failli..... Vendu

Ça y est. Me voilà déclaré en faillite.

La chose n'a pas grande importance. Hier, je ne votais pas, parce que j'estime qu'il est absurde, voire criminel de voter ; demain, je ne voterai pas davantage. Hier, je n'étais pas candidat, parce qu'un candidat est un homme qui se voue d'avance à l'impuissance, au mensonge et à la malhonnêteté ; demain je ne briguerai pas davantage les suffrages de mes concitoyens.

Ni électeur, ni éligible. Bien que, jusqu'à ce jour, je fusse l'un et l'autre, il ne me plaisait d'être ni ceci ni cela. Désormais, j'agirai « par force » comme, dans le passé, j'agissais « volontairement ».

Donc, au point de vue politique, rien de changé.

Rien de changé, non plus, en tout cas pas grand chose, au point de vue économique. Car, si je ne puis, à l'avenir, rien entreprendre en mon nom de ce qui a un caractère commercial, il ne me sera pas impossible d'entreprendre ce qu'il me plaira au nom d'une tierce personne.

Quant à devenir capitaliste, je n'y ai jamais songé. Je n'ai pas l'âme bourgeoise ; je n'ai jamais fait la moindre économie ; je n'ai jamais été mû par une pensée d'argent.

Avant la faillite, j'ai vécu ; je vivrai après.

Et je ne parlerais même pas de cet accident sans suite grave, si un ivrogne de la plus vilaine absinthe n'avait tenté d'en profiter pour expectorer, entre deux hoquets, ses habituels vomissements.

Tant que le « Journal du Peuple » a paru, le contorsionniste en chef du « Transigeant » et les sous-acrobates qui l'entourent n'ont cessé d'ânonner : « Syndicat de trahison — casseroles — vendus aux Juifs, etc. »

Maintenant que, après une résistance de dix mois, le « Journal du Peuple », fondé sans argent, est tombé sous le poids des charges, des dettes et des condamnations, la même troupe de paillasses, oubliant qu'elle s'époumonnait naguère à faire honte au gouvernement et aux Juifs de subventionner le « Journal du Peuple », s'essouffle, aujourd'hui, à faire rougir les Juifs et le Gouvernement de la détresse en laquelle

ils abandonnent — oh ! ingratitude ! — Sébastien Faure et ses amis.

Les idiots qui font foule autour de l'arène dirigée par le lutteur édenté Brididi dont les biceps par trop flasques se font soutenir par les « remparts » Roger et Possien, ces idiots devraient se dire : « Puisque, dans le temps, Rochefort re-
« prochait aux youpins et au ministère de couvrir d'or les
« anarchistes, il devrait — logiquement — féliciter le minis-
« tère et les youpins d'avoir mis fin à cette scandaleuse dis-
« tribution de galette. »

Ah bien oui !..... Fidèles à leur façon d'argumenter, remparts et lutteur défraîchi « engueulent » à présent le cabinet et les youtres qui « répondent par la plus noire ingratitude
« aux incontestables services que leur a rendus Sébastien
« Faure. »

Et ces bonimenteurs — qui s'y connaissent — laissent entendre que si, mes amis et moi nous eussions eu la bonne inspiration de servir une autre cause et de nous vendre à d'autres acheteurs, on nous eût épargné les désagréments de la faillite et de l'abandon.

A dire vrai, je n'ai pas douté une minute de l'existence d'un syndicat ; mais j'ai toujours eu la certitude qu'il fonctionne chez eux qui, défenseurs masqués ou démasqués, de l'Armée, de la Patrie, de la Religion, de l'Ordre — et autres iniquités — puisent, dans les caisses entretenues par les vols séculaires que représentent ces exécrables principes, les trésors indispensables à la sauvegarde de ces principes et à l'alimentation de ces caisses.

J'aurais pu, très certainement, tout comme un Guérin, un Barrès ou un Thiébaud, vendre à ce Syndicat le concours de ces qualités que l'absinthomane du « Transigeant » daigne me reconnaître. Je ne l'ai pas fait, et je ne me suis vendu à personne.

Les Juifs ne me doivent rien, pas même de la gratitude. J'ai servi ma conscience « uniquement ». Il est arrivé que, dans les fureurs de la bataille, mon intervention a été profitable aux adversaires du Faux, de l'Etouffement et de la Réaction. Je m'en félicite ; quelles que soient les conditions dans lesquelles la lutte s'engage à nouveau et quels que soient — race ou parti politique — ceux qui en recueilleront

le bénéfice, je m'escrimerai derechef contre la Réaction, le Mensonge et l'Oppression.

La joie que je rencontrerai dans l'accomplissement de ma tâche me sera dans l'avenir — comme elle l'a été dans le passé — une suffisante rémunération.

Je n'en ai jamais attendu une autre.

Et, sans ressources, failli, criblé de dettes, écrasé de charges volontairement assumées, je suis presque heureux de dire à mes systématiques détracteurs : « Vous m'avez appelé vendu.

« Vous ne vous êtes trompés que sur la signification à « attribuer à ce mot. Si vous avez voulu dire que j'ai trafiqué « de mon concours, vous vous êtes gratuitement rendus cou- « pables d'un jugement téméraire.

« Mais si vous avez entendu dire que, obéré, écrasé de « charges auxquelles je ne pourrai faire face, je serai vendu, « jeté hors de chez moi et réduit à la misère, eh bien ! vous « n'avez fait que prévoir ce dont j'avais conscience moi- « même « dès l'origine ». Cette certitude n'a pas altéré mon « sentiment ; cette perspective n'a pas modifié mon attitude.

« Voilà comment je suis un vendu et un failli. »

« Je ne regrette rien ; je ne récrimine contre personne. Tout « est comme je l'avais pronostiqué.

PROCHAIME TOURNÉE DE CONFÉRENCES

Je pensais commencer vers le 25 janvier ma tournée de conférences en province. Cette époque est celle que j'ai déjà fixée à quelques correspondants. L'état de mes affaires et de ma bourse m'oblige à ajourner mon départ.

C'est le samedi 10 février que j'entreprendrai cette tournée qui durera près de trois mois.

Les villes dans lesquelles je compte parler, sont : Sens, Auxerre, Besançon, Mâcon, Lyon, Saint-Etienne, Grenoble, Nice, Toulon, Marseille, Avignon, Nîmes, Montpellier, Cette, Béziers, Toulouse, Agen, Bordeaux, Niort, Poitiers, Chatellerault, Tours, Angers, Nantes. Brest, Rennes, Le Mans.

Imprimerie Française, 123, rue Montmartre, Paris.— J. DANGON
Le Rédacteur-Gérant : S. FAURE